Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 78 (1990)

Heft: 4

Rubrik: Dossier

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La séduction du pouvoir

Pourquoi les hommes puissants fascinent-ils les femmes? Sans doute parce que, dans notre culture, pouvoir rime avec masculinité...

Les hommes peuvent « marchander » leurs ressources... (Dessin Danièle Vuarambon)

Nous sommes en 1935. Mussolini, incapable de financer la guerre d'Ethiopie, demande aux femmes leur aide, en décrétant une Journée de l'alliance. Elles sont des centaines de milliers à « offrir » au Duce le seul objet en or qu'elles possèdent : leur alliance. En échange, elles reçoivent un petit anneau en laiton. Moins riches encore qu'avant, mais doublement mariées : avec leur époux... et avec le Pouvoir.

1990. Un fait divers assez sordide défraie la chronique en France. Une jeune assistante médicale, très amoureuse de son patron et entretenant avec lui une liaison, a soudainement disparu. La famille de la jeune femme accuse le médecin de l'avoir fait disparaître pour se débarrasser d'elle et de son amour devenu trop encombrant.

Quoique marié, le médecin était réputé pour être un play-boy et avoir grand succès auprès des femmes. Or, le journal télévisé nous montre la photo d'un homme plutôt moche, dont rien, de prime abord, ne porte à croire qu'il peut véritablement être le chéri de ces dames.

Peut-être la photo était-elle particulièrement mauvaise, ou alors notre play-boy de docteur débordait-il de charme ? Quoi qu'il en soit, ce tragique épisode, tout comme le mariage symbolique des Italiennes avec Mussolini, rend compte d'un phénomène troublant : la séduction du pouvoir, qu'il soit politique, économique ou scientifique.

Plus que de la fascination collective exercée par un homme sur une foule anonyme, ce dossier traite de la délicate question du rapport hommes/femmes quand l'un des deux a, sur son lieu professionnel,

un rang hiérarchique supérieur à celui de l'autre, ou détient un pouvoir quelconque sur l'autre. Ce n'est pas seulement le cas de ces « couples » classiques que sont le patron et la secrétaire, le professeur d'université et l'étudiante ou l'assistante, l'avocat et la stagiaire, mais c'est aussi le cas du psychanalyste ou du médecin et de leurs patientes, celles-ci dépendant de ceux-là non pour gagner leur vie mais, dans la plupart des cas, pour vivre mieux, voire pour survivre.

Traiter ce thème est un exercice de corde raide. Car il ne s'agit pas du harcèlement sexuel, situation classique où un supérieur hiérarchique utilise son pouvoir pour contraindre une subordonnée à se soumettre aux caprices de sa libido, héritage, comme cela fut souvent dit, de l'ancien « droit de cuissage ». Et il ne s'agit pas non plus d'un autre cas classique des rapports hommes/femmes: celui où la femme d'un rang hiérarchique inférieur déclenche chez son supérieur une grande passion, et inversement: le PDG qui épouse sa secrétaire, le médecin-chef qui épouse la douce infirmière, etc.

Mais il s'agit bel et bien d'une situation intermédiaire: celle où une personne devient séduisant-e et *aimable* de par la position de pouvoir qu'elle occupe, voire utilise ce pouvoir pour subjuguer l'autre. Autrement dit encore, ce dont nous tentons de parler aujourd'hui, c'est ce guêpier qu'est le thème de la séduction du pouvoir.

A cette seule évocation, les oppositions se manifestent immédiatement: « Oui, mais pourquoi parler ici de rapports hommes/femmes? C'est la même chose quand une femme ou un homme sont en situation de pouvoir. L'une comme l'autre ont le même pouvoir par rapport à leurs subordonné-e-s, l'une comme l'autre ont la même potentialité de séduction par rapport à leurs inférieurs hiérarchiques, l'une comme l'autre voient leur capacité de séduction amplifiée du seul fait qu'ils détiennent cette parcelle de pouvoir que leurs subordonné-e-s n'ont pas. » A voir...

Monstre sacré du pouvoir symbolique: Rudolph Valentino avec Theda Bara dans « Le Cheick ».

Dominants et dominées

Car une première constatation s'impose: aujourd'hui, infiniment plus d'hommes que de femmes détiennent des positions de pouvoir. Trivialité, certes, mais qui ne doit pas nous empêcher d'en tirer la conséquence logique: d'une manière générale, les hommes, dans la sphère professionnelle, sont globalement dominants par rapport aux femmes. Pouvons-nous, objectivement, imaginer que cette ancestrale suprématie masculine n'ait pas de répercussion sur notre idée même du pouvoir?

Un seul exemple, emprunté à la très belle conférence donnée en février dernier par Edith Slembek dans le cadre du Cours public de l'Université de Lausanne « Féminin-masculin ». Cet exemple, c'est tout simplement le rôle de la voix dans le message qu'on transmet. Schématiquement dit, quand on est ému ou énervé, la voix a tendance à passer à l'octave directement supérieure. Or il se trouve que lorsque les hommes parlent sous le coup de l'émotion, ils se trouvent généralement sur la même octave que les femmes quand elles sont parfaitement calmes. Quand le registre est bas, c'est la maîtrise, le contrôle et l'autorité qui sont perçus, autrement dit les « qualités » associées au pouvoir, qualités difficilement perceptibles chez les femmes puisque justement leur registre normal est celui de l'homme ému! Comment ne pas imaginer le pouvoir comme masculin quand les qualités qui lui sont associées sont *incarnées* par les hommes?

Certes, de plus en plus de femmes, aujourd'hui, risquent la course au pouvoir, non seulement politique, mais aussi économique. Mais pour une « Madame Manpower » (sic), pour une « Madame Waterman » (resic), combien y a-t-il de « Monsieur Peugeot », de « Monsieur IBM », qui n'ont même pas besoin de l'appellation de « Monsieur » puisque c'est là la norme?

Deuxième constatation non moins importante: la tendance courante à se marier dans son milieu professionnel. Rien de plus normal, donc, que dans un hôpital le médecin épouse l'infirmière ou que dans une entreprise la secrétaire épouse le patron puisque la proportion d'infirmiers est infime par rapport à celle des femmes médecins et idem pour les femmes PDG et les secrétaires masculins...

Troisième constatation enfin: la fourchette différenciée de l'âge socialement acceptable pour un homme et une femme qui entretiennent une relation. Là non plus, rien de nouveau sous le soleil. Toutes et tous ont bien intégré qu'ils-elles avaient à leur disposition un marché amoureux et matrimonial bien différencié: pour les hommes dans la quarantaine (âge où le pouvoir professionnel commence vraiment à se profiler), une palette de femmes âgées entre 20 ans et la cinquantaine, pour les femmes dans la quarantaine une palette qui exclut à peu près toute la gent masculine plus jeune qu'elles...

L'étudiante et le gigolo

Car dans le jugement social, un professeur épousant son étudiante accomplit un acte relativement commun, une patronne épousant son jeune assistant « s'offre un gigolo »... Ou encore, souvenez-vous de l'« affaire Gabrielle Russier ». Cette femme professeur du secondaire qui entretenait une liaison passionnée avec son élève fut, comme le veut la loi, condamnée pour détournement de mineur. Mais la vindicte sociale l'accusait de bien autre chose: d'avoir abusé de son pouvoir pour séduire un garçon sans défense, beaucoup plus jeune qu'elle. Cette passion réciproque a abouti au suicide de Gabrielle Russier, incapable de faire face plus longtemps à une société qui s'était toute entière transformée en juge. Si je cite ce cas, c'est qu'il ne m'en revient aucun en mémoire où un professeur entretenant une liaison avec une élève ait à ce point transgressé la norme sociale, précisément, à mon sens, parce que les règles ne sont pas les mêmes pour lui et pour elle. Mais peut-être ma mémoire est-elle sélective...

La combinaison de ces trois remarques préliminaires nous amène à formuler un constat de normalité: rien de plus « normal », en effet, qu'un rapport érotique (qu'il aboutisse, d'ailleurs, ou non) se crée

entre un homme et une femme de rangs hiérarchiques différents, surtout quand ils sont appelés à se côtoyer tous les jours et à unir leurs efforts en vue d'un même but: l'efficacité du travail et le succès de l'entreprise qui les emploie.

« Si des femmes entrent dans les bureaux, c'est la ruine de l'entreprise » s'écria un jour M. Remington, fondateur des machines du même nom, à une époque où le métier de secrétaire n'était pas encore l'apanage du sexe. L'histoire lui a donné tort, mais il avait raison sur un point: quand les femmes sont là, la sexualité est visible, et chacun sait, n'est-ce pas, que la sexualité crée le chaos. Peut-être pouvait-on en parler avant que des armées de dactylos n'envahissent les bureaux. Car aujourd'hui, s'il y a une chose que tout le monde tait, c'est bien ce rapport érotique qui traverse toutes les relations professionnelles.

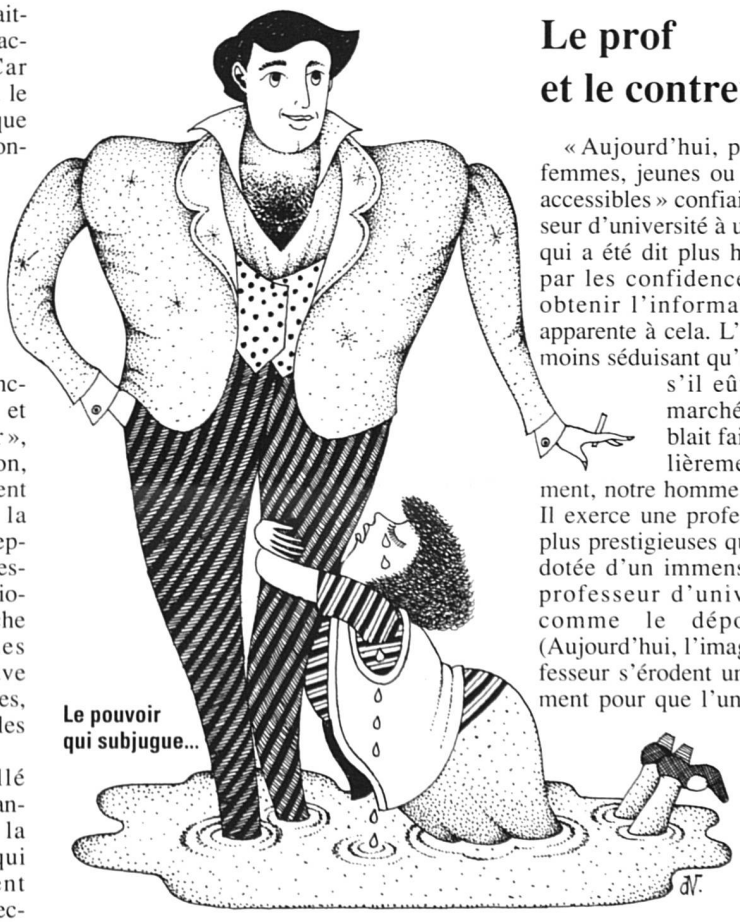
Voile pudique

Parler de la sexualité dans les relations de travail a un côté scandaleux que peu de personnes se risquent à transgresser. Les entreprises, censées fonctionner sur des principes de rationalité et d'efficacité que rien ne doit « déranger », évacuent complètement cette dimension, comme si elle n'existait tout simplement pas. La recherche scientifique – et la recherche féministe ne fait ici pas exception – semble tout aussi aveugle à la question, si bien que toute investigation bibliographique se solde par un résultat proche du néant. Et lorsqu'on interroge des employé-e-s et des patrons, on se trouve face à des personnes tout soudain asexuées, soudainement si pudiques que « ça ne les intéresse pas de parler d'un tel sujet ».

Et pourtant. Quiconque a travaillé quelque temps dans une petite ou une grande entreprise sait combien, pendant la pause, les ragots vont bon train sur qui « drague », « va avec », et finalement « couche avec » qui. Au point que le directeur d'un grand magasin genevois s'est vu un jour contraint de tancer ainsi ses chefs de rayon: « Couchez avec qui vous voulez, mais pas avec la concurrence ! », sous-entendu « les vendeuses du magasin font aussi bien l'affaire ». Que la sexualité, finalement, fasse partie intégrante du paysage du monde du travail, rien là de plus banal. Comme le dit une infirmière (voir article ci-après): « Bien sûr, les liaisons entre professionnels sont fréquentes, mais c'est normal dans un travail qui vous prend tellement de temps que vous n'avez plus de vie privée. »

Malgré la difficulté de l'enquête, il a bien fallu se lancer et tenter de répondre à une question apparemment banale aussi mais qui est déjà tout un programme: « Pourquoi le pouvoir rend-il les hommes plus séduisants que les femmes ? »

Mais avant d'esquisser une réponse, autant prévenir tout de suite que je ne ferai pas appel à la littérature psychanalytique, la seule, pourtant, qui ait mis en évidence le lien entre pouvoir et sexualité. Que celles et ceux qui s'attendaient, sur un tel sujet, à me voir développer la théorie de l'envie du pénis comme symbole de l'envie du pouvoir, ou celle du masochisme féminin comme explication de la complicité avec l'oppresseur me pardonnent. Ce n'est pas le pouvoir et la sexualité qui nous intéressent ici, mais leur interaction sur le lieu de travail dans une société où l'entrée massive des femmes dans la sphère publique pose la question de leur mode d'insertion.



Le pouvoir qui subjugue...

(Dessin Danièle Vuarambon)

Héros médiatisés

Distinguons deux « sortes » de pouvoir: le pouvoir symbolique et le pouvoir effectif. Le pouvoir symbolique est beaucoup plus l'attribution à quelqu'un d'un pouvoir quelconque que son exercice réel. Il tient plus du prestige que du vrai pouvoir. Mais il n'en est pas moins séduisant... Pensez aux coureurs automobiles, navigateurs, cosmonautes... Ils n'ont que peu de pouvoir – si ce n'est sur des machines – mais leur prestige reste suffisamment grand pour impressionner les femmes, ce qui peut s'expliquer par le fait que ces métiers masculins socialement valorisés reposent sur des qualités essentiellement viriles (domination de la matière, goût du risque, courage, endurance...). En outre, la médiatisation de ces métiers (due en grande partie au développement du sponsoring) sert à rendre ces hommes habillés en cigarette visibles, séduisants et présents jusque dans le salon de la ménagère, tout comme, d'ailleurs, les présentateurs vedettes de la télévision, eux-aussi sans grand pouvoir mais destinataires d'un abondant courrier féminin.

Mais passons aux choses sérieuses, le pouvoir effectif, encore presque exclusivement aux mains des hommes dans tous les domaines clés qui régissent notre vie sociale.

Le prof et le contremaître

« Aujourd'hui, pratiquement toutes les femmes, jeunes ou moins jeunes, me sont accessibles » confiait l'autre jour un professeur d'université à une de mes amies (vu ce qui a été dit plus haut, il faut bien passer par les confidences entre ami-e-s pour obtenir l'information). Aucune raison apparente à cela. L'homme n'est ni plus ni moins séduisant qu'un autre et gageons que s'il eût été contremaître, le marché féminin dont il semblait faire état en eût été singulièrement réduit. Mais justement, notre homme n'est pas contremaître. Il exerce une profession qui fut l'une des plus prestigieuses qui soient et, de surcroît, dotée d'un immense pouvoir, puisque le professeur d'université est considéré comme le dépositaire du savoir. (Aujourd'hui, l'image et le pouvoir du professeur s'érodent un peu mais assez lentement pour que l'une et l'autre restent encore assez grands.)

Une explication possible de la séduction exercée sur les femmes par les hommes au pouvoir nous est fournie par la théorie au nom assez barbare « d'homosociabilité », développée par la sociologue américaine Jean Lipman-Blumen*.

Mais qu'est-ce que l'homosociabilité ? Il s'agit tout simplement du fait de rechercher, de jouir de et/ou de préférer la compagnie de personnes du même sexe que soi. A noter que l'homosociabilité se distingue de l'homosexualité en ceci qu'elle n'implique pas (ou pas forcément) une interaction sexuelle ou érotique explicite entre les membres d'une même catégorie de sexe.

Or, il se trouve que les hommes s'attirent entre eux, se stimulent les uns les autres et s'intéressent les uns aux autres, processus que l'on remarque dès l'enfance et qui est encouragé par toutes les institutions sociales dans lesquelles ils vivent.

La reconnaissance toute pragmatique que les hommes contrôlent les ressources politiques, économiques, éducatives, juridiques

et sociales a créé une situation qui fait qu'ils s'identifient à d'autres hommes et recherchent leur appui. Les femmes, quant à elles, face au même constat, se tournent aussi vers les hommes pour obtenir aide et protection. Car il est bien connu que les individus s'identifient à d'autres individus qu'ils perçoivent comme étant ceux qui contrôlent les ressources dans une situation donnée. C'est vrai pour les enfants vis-à-vis de leurs parents tout comme pour les employés vis-à-vis de la direction. Et c'est vrai aussi pour les relations entre les sexes.

Les hommes peuvent satisfaire – et satisfont – la grande majorité de leurs besoins (intellectuels, politiques, économiques, professionnels, sociaux, sportifs, etc.) grâce à d'autres hommes. Car l'ordre hiérarchique entre hommes est fondé sur leur contrôle des ressources, telles que la terre, l'argent, l'éducation, les contacts politiques et les connexions familiales. Les femmes, contraintes de rechercher ces ressources auprès des hommes, deviennent à leur tour des ressources pour les hommes, qui peuvent les « utiliser » pour étendre leur propre influence dans le monde homosocial masculin. L'« acquisition » d'une belle femme réhausse le statut d'un homme auprès des autres tout en lui fournissant en même temps une ressource sexuelle.

En fait, la seule chose que les hommes ne peuvent se fournir entre eux est la paternité, pour laquelle ils sont bien obligés de recourir aux femmes. Contrairement à certaines théories en vigueur, les hommes n'ont pas transformé les femmes en objets sexuels. Ce seraient plutôt les femmes qui, pour distraire les hommes des autres hommes et les attirer dans les délices de la relation hétérosexuelle, ont elles-mêmes dû se mouler dans le rôle d'objet sexuel. Quoique les hommes soient moins enclins, une fois impliqués dans une relation hétérosexuelle, à rechercher la compagnie d'autres hommes, l'attrait du monde homosocial reste fort, comme en témoignent les « clubs », les associations sportives ou les longs apéros au bistrot après le travail.

Ainsi, les hommes peuvent « marchander » leur pouvoir, leur statut, leurs ressources financières, leur influence politique, etc. contre un ensemble nettement plus limité que peuvent offrir les femmes : leur sexualité, leur beauté et la promesse de paternité.

Cette inégale répartition des ressources rend les hommes systématiquement plus intéressants pour les femmes, et les femmes systématiquement moins intéressantes non seulement pour les hommes mais aussi pour les autres femmes. Dans un monde homosocial masculin, les femmes dérivent leur statut et leurs ressources de la relation au père, au frère, au mari, au fils ou encore à l'amant. Et la nécessité dans laquelle elles se trouvent d'acquérir leur statut par personne interposée a souvent mené à la mise en œuvre d'une stratégie de réussite personnelle et/ou professionnelle par procuration.

Nous comprenons mieux, dès lors, pourquoi les hommes au pouvoir ont ce surplus de séduction. Les femmes, dans bien des cas, n'ont d'autre solution que de dériver leur pouvoir de celui de leur chef. La secrétaire du chef en aura plus que celle du sous-chef, etc. (voir encadré).

Asexuées

Mais qu'en est-il des rares femmes qui atteignent des postes de cadre ? Sont-elles logées à la même enseigne ? Sûrement pas. Une enquête** menée dans des entreprises à technologie lourde (pétrole, métallurgie), donc très masculinisées, montre que les quelques femmes ayant des postes à responsabilités sont vues comme plus ou moins asexuées. Deux formes – et ces deux-là seulement – de leadership semblent accessibles aux femmes. Il y a tout d'abord le modèle du pouvoir « maternel », où la femme est perçue comme menant son équipe « comme une famille »... « C'est la maman » dit un cadre de l'industrie pétrolière. On peut d'ailleurs se demander si l'étonnante accession aux fonctions suprêmes des veuves ou des filles de grands hommes politiques (Cory Aquino, Violeta Chamorro, Indira Gandhi, Benazir Bhutto) ne relève pas elle aussi de cette symbolique maternelle.

La deuxième forme de pouvoir de la femme cadre est celle de « l'héroïne exemplaire », espèce de Jeanne d'Arc qui se doit d'avoir une attitude de sainteté, qui doit travailler « pour la bonne cause ». Car « on comprendrait mal que ça soit pour une réussite personnelle » dit encore un cadre. « Ce qu'il y a en fait de commun dans les deux styles d'autorité et de pouvoir féminins – pouvoir maternel et pouvoir de l'héroïne exemplaire – écrit Nicole Aubert, c'est justement que la femme en tant qu'objet sexuel à conquérir en est exclue. »

Mais il s'agit là d'entreprises très masculines. Dans des contextes plus féminisés, comme par exemple la publicité, on assiste déjà à une transformation des rôles de sexes, nettement moins rigides. L'enquête de Nicole Aubert montre que là, les notions de masculin/féminin sont bien plus attachées à des fonctions qu'à des individus qui, dès lors, peuvent exprimer sans ambages la bisexualité constitutive de tout être humain. Par exemple le secteur « création » est vu comme féminin indépendamment du nombre de femmes qui y travaillent, et inversement pour le secteur commercial, qualifié, lui, de masculin.

Malgré les efforts du féminisme, la féminité est encore perçue comme incompatible avec le pouvoir. (Photo Bergholz)

Hommes travaillant dans la création, femmes travaillant dans le commercial non seulement peuvent mais doivent, pour réussir, faire appel aux qualités et comportements traditionnellement attribués à l'autre sexe.

« Ce qui se passe dans cet univers un peu « avant-garde », conclut Nicole Aubert, semble assez représentatif de l'évolution qui est en cours et peut apparaître comme un modèle des rapports futurs que pourront entretenir masculin et féminin : moins grand clivage des rôles liés au sexe, plus grande articulation des différences, plus grande reconnaissance en chacun de la dimension sexuelle opposée de l'autre: le masculin de la femme et le féminin de l'homme. »

De plus en plus de femmes – même si le processus est lent – accèdent à des postes à responsabilités. De plus en plus, sous l'impulsion du mouvement féministe, se créent des réseaux de solidarité entre femmes. Alors... moins grand clivage des rôles sexuels, répartition plus souple des différences ? Osons terminer sur cette note optimiste. **Martine Chaponnière**

* Toward a homosocial theory of sex roles: An explanation of the sex segregation of social institutions, *Signs*, 1, 3, 2e partie.

** Nicole Laufer. Pouvoir et féminité dans l'Organisation : Réalité et Imaginaire dans *Le Sexe du Pouvoir*, Paris : Epi, 1986, sous la dir. de Nicole Aubert *et al.*

« Déshabillez-vous, madame... »

Il arrive que la séduction du pouvoir se transforme en abus de pouvoir. En point de mire : la relation médecin-patiente.

Tout peut arriver, car il y a des patientes séduisantes et des médecins séduisants », avoue d'une voix grave et tranquille un psychiatre de l'Hôpital cantonal de Genève.Tout peut arriver, certes, mais tout ne doit pas arriver. Même si la patiente est consentante, même si c'est elle qui fait des avances, le médecin ne doit pas oublier que c'est sa fonction professionnelle qui lui donne prise sur les sentiments de la femme qui est en face de lui. Pour éviter l'inadmissible abus de pouvoir du médecin qui séduit activement sa patiente, les assermentés d'Hippocrate ont plusieurs cordes à leur arc.

Ils ont sondé les situations limites pendant leurs études, même si l'aspect de la séduction sexuelle est parfois trop pudiquement abordé. Et puis, à l'hôpital, ils peuvent s'entretenir de ce genre de situation avec leurs collègues ou leurs superviseurs. « Mais je n'ai pas entendu parler de scandale de ce genre à l'hôpital, poursuit le psychiatre. Et je ne crois pas que les problèmes soient cachés. Je sais que les séries américaines raffolent d'histoires de séduc-

Patron-secrétaire : un tandem sexué

La relation patron-secrétaire est généralement considérée comme emblématique des relations de pouvoir mettant aux prises un homme en position d'autorité et une femme en position de soumission. Dans un livre qui paraît ces jours*, la sociologue lausannoise Françoise Messant Laurent analyse finement cette relation et met à mal quelques idées reçues : la secrétaire n'est pas seulement la « bonne » de son chef, pas plus que son objet sexuel ; le « tandem » qu'elle forme avec lui n'est pas entièrement assimilable à un rapport privé de dépendance entre un homme et une femme ; l'identité sexuelle des deux partenaires détermine bel et bien la nature de ce « tandem », mais en tant qu'elle est médiatisée par le fonctionnement de l'entreprise ; et l'ascendant du chef sur la secrétaire n'est pas uniquement un phénomène d'ordre psychologique, il est également une condition à la bonne marche de l'institution.

La question de la séduction sexuelle proprement dite est à peine effleurée dans l'ouvrage, qui n'en fait pas moins ressortir de manière percutante à quel point la relation patron-secrétaire est par essence une relation sexuée.

Comme le dit une des secrétaires interviewées par Françoise Messant Laurent : « Une bonne secrétaire, c'est vraiment le second très proche d'un patron, son prolongement en quelque sorte. » Tous deux travaillent dans l'intérêt de l'entreprise, mais un seul décide.

Cela ne signifie pas que l'autre soit systématiquement confinée aux tâches d'exécution; en tant que détentrice d'informations, en tant que filtre entre le patron et le monde extérieur, la secrétaire peut contribuer dans une mesure non négligeable à la prise de décision ; mais celle-ci reste finalement du ressort de son chef.

Dans ces conditions, la capacité d'intérioriser les valeurs du chef, d'adhérer à son style de travail et en fin de compte de l'admirer est une qualification professionnelle plus importante que la maîtrise des langues ou du traitement de texte. En contrepartie, le prestige du chef rejaillit sur sa secrétaire, l'auréole à son tour d'un prestige second qui court-circuite tout en le redoublant l'ordre hiérarchique de l'entreprise.

Dans le « tandem » patron-secrétaire, l'identité sexuelle et l'identité professionnelle des deux partenaires se renforcent mutuellement par référence à l'autre. Avoir une secrétaire personnelle est un des signes distinctifs de ceux qui occupent un rang hiérarchique élevé dans l'entreprise. Mais il n'est pas indifférent que cette secrétaire soit une femme ; c'est en tant que femme que la secrétaire sert de faire-valoir à son patron ; au point que Françoise Messant Laurent n'hésite pas à comparer « l'accès privilégié aux femmes » sur le lieu de travail (à ne pas confondre avec leur utilisation sexuelle, précisons-le) avec l'accès aux richesses ou à la parole qui caractérise la situation des puissants.

Françoise Messant Laurent distingue quatre catégories de secrétaires : la « bonne », la « collaboratrice», l'« assistante », la « compagne ».

L'importance de la dimension sexuelle varie d'une catégorie à l'autre, certaines secrétaires étant « plus femmes que d'autres ».

Cependant, dans toutes les catégories, c'est la combinaison de la dimension sexuelle avec la dimension proprement professionnelle qui définit la secrétaire en tant que secrétaire.

Constat détourné, discrètement amené mais non moins implacable, sur la masculinité essentielle du pouvoir.

(srl)

* ***Les Secrétaires***, Ed. L'Harmattan.

tion hospitalières qui ne correspondent, sans doute, pas à la réalité des USA et, en aucun cas, à la nôtre. »

Autre garde-fou, les spécialisations et les gestes propres à chacune d'elles. Le médecin généraliste touche le corps mais parle peu d'intimité ou de sexualité. A l'inverse, son collègue psychiatre entre dans l'intimité mais par la parole, sans toucher.

Le psychiatre évoque encore le cas rarissime de la patiente qui harcèle son médecin : « L'érotomane est pathologiquement assidue. Un collègue a dû enlever son numéro de téléphone de l'annuaire. C'est terrible, mais bon, cela n'arrive pas souvent ! »

Qu'en est-il des relations abusives entre le médecin et son infirmière ? « Je n'en ai pas connu, affirme Anne qui a travaillé cinq ans à l'Hôpital cantonal. Il y a certes des abus de pouvoir, mais ils sont d'ordre professionnel et dus au système très hiérarchisé. Je me souviens d'un médecin qui a exigé un graphique impossible à rendre et fait pleurer l'infirmière-chef... Bien sûr les liaisons entre professionnels sont fréquentes, mais c'est normal dans un travail qui vous prend tellement de temps que vous n'avez plus de vie privée. »

Les situations embarrassantes, Anne les a par contre vécues avec des patients qui abusent de leur pouvoir de malade. « Ceux qui sont dans un état de semi-dépendance et que nous devons faire uriner. Gênés ou excités, certains en profitent pour nous harceler. » Que dire du cas délicat d'un homme qui avait eu cinq infarctus, flirtait tous azimuts et que les infirmières n'osaient pas trop brusquer ! Les portes de sortie pour elles : discuter entre collègues, échanger les patients ou bien envoyer les plus « virulents » en urologie. D'autres situations ont été encore plus ennuyeuses : un beau jour, Anne a retrouvé un patient qu'elle avait soigné pour un problème urinaire dans la rue. Il l'a poursuivie de ses assiduités, la considérant comme sa chose vu les soins intimes qu'elle avait dû lui procurer. Enfin, le plus dur pour Anne, ce ne sont pas les relations de travail avec les supérieurs, mais le travail en soi, les patients très lourds à porter, les gens qui arrachent leur perfusion en proie à une crise de delirium tremens. Dur aussi, l'homme qui rôda plusieurs années durant autour de l'hôpital et brutalisa plus d'une infirmière au sortir de sa garde de nuit.

Le face-à-face dans l'isolement d'un cabinet privé entre une patiente et un praticien semble être un terrain plus favorable au dérapage sexuel, à l'abus de pouvoir, que l'entretien entre deux portes dans un grand établissement hospitalier. Carmen, du Collectif Viol-Secours, se souvient bien de l'histoire d'un gynécologue abuseur à l'Hôpital cantonal. Il y a aussi le cas d'un naturopathe très capable qui devenait le gourou de ses patientes. Il exerçait dans une permanence de la place. Ses abus ont été dénoncés mais aucune plainte n'a été déposée. « Mais le plus souvent, les femmes qui viennent se plaindre sont des patientes dans le privé, surtout en traitement chez des psychiatres ou des psychothérapeutes, continue Carmen. L'une d'elles, jugée frustrée, s'est vue sommée de se déshabiller sous prétexte qu'en passant à l'acte elle irait mieux. »

Viol-Secours toujours : une femme est venue dénoncer un chiropraticien qui après plusieurs séances se mit à lui palper les seins d'étrange façon. Elle est partie fâchée et s'est plainte auprès de l'association des chiropraticiens. Résultat: la femme aurait reçu une somme d'argent, la plainte a été classée et l'association a légèrement « tapé sur les doigts » du chiropraticien qui exerce toujours. Peu de plaintes aboutissent, d'une part parce que les faits sont difficiles à prouver, d'autre part parce que la parole d'une femme en détresse ne vaut pas celle d'un professionnel sûr de lui.

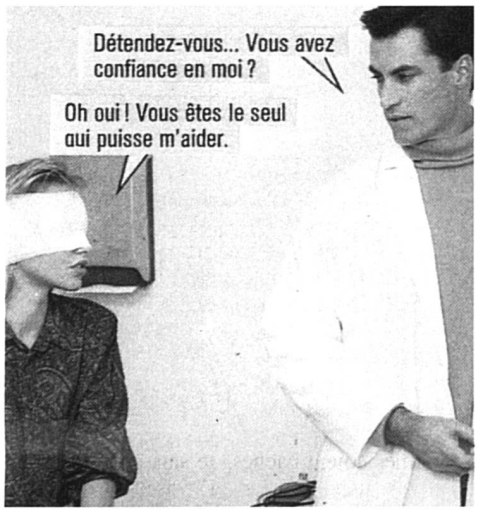
Parfois aussi – inhabituel, mais ça existe – l'abuseur invite sa patiente en dehors des heures de consultation, ou bien ne les facture pas. Ainsi, si relations il y a, elles sortiront du cadre professionnel.

Les femmes qui se sont adressées à Viol-Secours invoquent le pouvoir médical. « On leur palpe les seins pour une histoire de pieds ou de gorge, note Carmen, mais elles mettent du temps à réagir. Elles se disent qu'il doit savoir ce qu'il fait. »

Il s'agit d'une affaire de gestes déplacés, de gestes qui déroutent... peut-être parce que les vrais, ceux qui sont nécessaires lors de certains examens, ne sont pas connus. Et puis, malades, les femmes sont en position de faiblesse, dépendantes du bon vouloir de celui qui guérit. Elles ne pensent pas tout de suite au pire...

Autre lieu, autre cas, celui de l'instincto-thérapeute maintenant réfugié en France qui défraya la chronique d'un canton voisin par le nombre de ses amantes. Dans sa « commune », ce gourou s'arrogeait un droit de cuissage sur ses patientes, des femmes en pleine détresse souvent aux prises avec un terrible cancer...

Brigitte Mantilleri



Dans « Intimité » du 7 mars, un roman-photo intitulé « Ouvrir les yeux » met en scène un ophtalmologue et sa patiente gravement accidentée. Le moment crucial de vérifier le résultat des soins prodigués par le beau docteur...

Une réaction saine, dont les femmes en situation de détresse ne sont pas toujours capables !